

Être acteur

Juin 2015. Au moment où j'écris ces lignes, je suis à Toulouse ; je viens de faire plusieurs lectures au Marathon des Mots d'Olivier Poivre d'Arvor. La dernière séance était consacrée à des articles parus dans la Dépêche, à la fin du XIXème et au début du XXème siècle, avec des signatures prestigieuses et des thèmes qui nous interpellent aujourd'hui avec une incroyable actualité : « Aux institutrices et instituteurs » (1888), « la Laïcité » (1889), « l'instruction morale à l'école » (1892) par Jean Jaurès ; « Avant-propos » (1894), « la liberté individuelle, la garantie primordiale » (1905) et « Paul » par Georges Clemenceau ; « la France, terre d'immigration » (1924) et « la Haine » (1936) par J.H. Rosny Aîné et enfin, « l'incendie des livres » ((1936) par Heinrich Mann. En lisant les pages de ces génies de la pensée et de l'action politiques, comme la veille, en lisant les lettres de Zola à sa femme Alexandrine, écrites en 1897, en pleine affaire Dreyfus, je mesure, comme jamais, la chance qui m'est offerte de transmettre ces admirables textes au public d'aujourd'hui. Dans la conscience aussi que j'ai, dans ces instants exceptionnels, de ma responsabilité de « passeur des mots d'un autre », j'ai, ce soir, la sensation de remplir pleinement ma fonction d'artiste et d'interprète.

« Et moi, là dedans ? » Pourquoi suis-je un artiste ? Comment puis-je l'être ? Depuis que j'ai fait le choix, disons définitif, de le devenir, ces questions me travaillent inlassablement. En dehors du plaisir que je peux prendre à satisfaire mon ego le plus intime en interprétant la vie d'un être de fiction (persuadé que je suis de le faire quoiqu'il en soit mieux qu'un autre), en exprimant devant des inconnus, volontairement, réunis pour me voir vivre, une vie qui n'est pas la mienne (et qui pourtant est, totalement, mienne), des mots et des actes conçus par autrui, en inventant des comportements, des sentiments, des gestes, des mimiques, des intonations, une démarche, une respiration même qui sont ceux et celles d'un autre mais qui ne lui appartiennent, pourtant, que par ma volonté et par mon travail, quelle est ma vraie fonction et puis-je m'amuser ainsi impunément avec « la vie des autres » ?

Moi qui me revendique libre, indépendant, souverain, j'ai cependant la conscience d'une responsabilité sociale, collective, citoyenne. Si je ne suis qu'un amuseur, qu'un vecteur de divertissement (*Le divertissement nous amuse et nous fait arriver insensiblement à la mort*, disait Pascal), c'est déjà très bien. Mais est-ce suffisant ? Ai-je à répondre de quelque chose d'autre vis-à-vis du monde qui m'entoure ? ? Cette question a guidé ma pensée et occupe en permanence ma sensibilité.

La vérité, c'est qu'on n'est pas artiste, écrivain, poète, musicien, pour soi-même mais avant tout pour les autres. Parce qu'il n'y a pas d'acte de création, sans que la dimension fondamentale de l'acte de communication n'émane de la société elle-même. L'acteur répond à ce besoin implicite de communication et d'échange, en s'extrayant du groupe, en se hissant sur des tréteaux, des planches de bois et, sous le regard des autres, en donnant l'illusion de vivre, une histoire qui n'est pas la sienne, alors que, quelque part, elle l'est aussi. Paradoxe ? Il est, dans le même instant, l'être le plus vrai et le plus mensonger, le plus sincère et le plus « hypocrite » qui soit. Bien vu, Monsieur Diderot.

J'ai répondu à ces questions par mes choix, mes orientations, mes rencontres, mes affinités. J'y ai répondu en acceptant tel rôle, tel scénario, telle pièce qu'on me proposait et en refusant d'autres. J'y ai répondu en choisissant de travailler avec tel réalisateur, tel metteur en scène, tel comédien ou comédienne; j'y ai répondu en programmant ou en montant ce spectacle plutôt qu'un autre dans les théâtres qui m'étaient confiés, selon la ligne que j'avais définie, ou encore en mettant tout en œuvre pour qu'un texte que j'avais découvert fut présenté au public.

Et, en écrivant ce mot texte, j'en appelle au premier élément fondamental de la représentation qu'est l'auteur. Au théâtre, comme au cinéma et à la télévision, il y a d'abord quelqu'un qui parle à quelqu'un qui le regarde et l'écoute. Ce dernier n'est d'ailleurs pas seul, il est fondu au milieu d'autres. Entre ces deux éléments fondamentaux, l'auteur et le public, il y a ces médiateurs qui composent, au travers de leurs fonctions spécifiques, l'équipe de création et conçoivent la représentation de l'œuvre choisie: le producteur, le metteur en scène, le décorateur, les musiciens, l'éclairagiste, les comédiens, les régisseurs et techniciens... Ils répondent ensemble à cette mission d'échange entre quelqu'un qui a décidé de parler à quelqu'un qui a envie de partager ce moment avec lui. Dans cette chaîne de communication, le comédien (ou l'acteur : pour moi, c'est la même chose) a une fonction particulière puisqu'il est à la fois sujet (il fait) et objet (il est ce qu'il a fabriqué, son personnage), ce qui le fragilise car il est jugé sur ces deux paramètres. Il est, donc, à la fois libre et responsable des émotions, des idées, des images qu'il provoque car elles ont un sens, une portée sociale et culturelle. Il agit (d'où le mot acteur) sur la conscience, l'intelligence, la sensibilité, l'imagination des gens. A partir du moment où j'en ai eu vraiment conscience, je n'ai plus regardé mon métier de la même manière : j'ai su clairement que je pouvais, même modestement, agir sur la conscience des gens et, sans doute, modifier le regard qu'ils portent sur le monde qui les entoure.

L'honneur d'une vraie démocratie, c'est de donner à ceux qui posent des questions, et quelques fois des questions brutales, dérangeantes, dans les domaines de l'art, du journalisme et de la culture particulièrement, la liberté et les moyens de le faire. C'est le cas en France. Malgré toutes les critiques qu'on peut faire, tous les souhaits qu'on pourrait formuler pour que la responsabilité publique s'exerce mieux, je crois que notre pays, dans l'exercice de sa démocratie, répond à cette exigence. Fruits des luttes et de l'Histoire, des espaces d'expression multiples et variés, parfois dérangeants, sont pris en charge, entretenus et développés par la puissance publique. Toute l'histoire de la culture et de la création, depuis la fin de la seconde guerre mondiale, est fondée sur le fait que des artistes ont trouvé, souvent de haute lutte, à la force du poignet, un espace d'interpellation du pouvoir, de remise en question des règles de la société, de la morale et de la politique.

C'est vrai, les moyens sont insuffisants, ils ont même tendance à stagner (quand ils ne diminuent pas !), mais ils existent. Notre devoir à tous est de les défendre, de les préserver. En cette période où démagogie et populisme ont tendance à se développer plus que jamais, nous devons tous redoubler de vigilance.

Notre monde est une société d'images et de représentations, une société du spectacle où l'artiste est non seulement regardé pour ce qu'il fait mais pour ce qu'il est ou pour ce qu'on croit qu'il est. Le grand public ne voit pas toujours les artistes dans leur réalité. Il les voit à travers le prisme déformant de toute une série de concepts (le star system, le scandale, la marginalité, l'intermittence, l'égoïsme, la provocation...), souvent mal compris et soigneusement entretenus par les médias, une certaine presse, souvent par les artistes eux-mêmes.

Le monde du spectacle est à l'image de la société, ce n'est pas la société qui est à l'image du spectacle. Nous vivons, aujourd'hui, dans un monde d'économie libérale, de concurrence, de mondialisation, de consommation, de communication débridée, d'incertitude et d'inégalité croissante. L'engagement de l'artiste a deux dimensions : individuelle et collective. Il ne réside pas seulement dans le fait qu'un metteur en scène, un comédien ou un auteur adhère à telle organisation, signe tel manifeste ou telle pétition. Il se situe essentiellement dans l'acte de représentation auquel cet artiste collabore. Ce n'est pas toujours facile car s'il veut être en adéquation avec ce qu'il fait, il doit aussi vivre de son métier, ce qui n'est, hélas, pas toujours compatible. Je crois que l'acteur doit être conscient de cela. Je me suis souvent posé

deux questions : quel personnage public ai-je envie d'être ? Et l'image que les autres renvoient de moi, est-elle en phase avec ce que je suis réellement ? Sur le fil de la communication qui m'est dévolu, où se situe le miroir déformant ? Avant ? Pendant ? Après ? L'essentiel n'est-il pas d'offrir un visage cohérent ?

Il est bien difficile pour un artiste de s'exprimer sur ces sujets, il n'est jamais sûr d'avoir raison. Mais vive le doute !

Si vous interrogez cinquante artistes, chacun vous donnera un point de vue différent tant sur sa place dans la société que sur sa manière d'approcher le métier.

Dans ces quelques lignes, j'ai simplement voulu faire part de mon expérience personnelle, du regard que je porte sur le métier et sur le monde auquel j'appartiens. Sachant que les réponses sont multiples, complexes, j'ai voulu seulement faire une sorte de rapport d'étape et affirmer deux ou trois orientations que j'ai décidées de prendre et auxquelles j'essaie de me tenir.

Souvent des jeunes viennent me trouver et me disent : « Je voudrais être comédien, que dois-je faire ? »

Ma réponse est invariable : « As-tu le sentiment que tu pourras vivre si tu ne l'es pas ? Si oui, fais autre chose »

Deuxième réponse : « Sache avant tout que c'est un métier, qu'il faut l'apprendre et surtout l'entretenir comme tel, en accepter dès le départ, et pour toujours, les rudes souffrances de l'échec, comme les immenses mais éphémères plaisirs du succès et de la réussite.

Je le répète : le comédien est à la fois sujet et objet. Pour cette raison, l'ego, l'orgueil, le nombrilisme, l'autosatisfaction y prennent souvent des coups mortels. Un peu d'humilité arrange parfois bien des choses.

Il faut aussi savoir qu'on n'est jamais bon tout seul. Il est donc impératif de bien s'entourer : « Choisis tes partenaires : plus, ils auront de talent, meilleur, tu seras ».

Enfin, il faut savoir durer et se servir du temps pour s'inventer et se réinventer sans cesse.

Etre curieux de tout. Voir ce que les autres font, les jeunes surtout. Ils inventent le théâtre comme le temps invente la vie. « Ami, prends les bons trains, sans sectarisme, sans esprit de clan, mais avec le souci des affinités nécessaires : les bons sont ceux qui t'attirent, te plaisent, ceux avec qui tu as envie de voyager. Mesure le plaisir de l'instant qui passe ». Le but, c'est le chemin.....

Pierre SANTINI